

Cédric Tsimi De Kabango

Libres Paroles

*Pamphlets ou chroniques,
réflexions ou rires,
délires et conversation*



Sommaire

Avant-propos	7
1 – Mise en bouche.....	13
2 – Les courtisans	23
3 – Un concept a vu le jour : « Foyisme ».....	35
4 – Election présidentielle	39
5 – Le bébé volé qui n’aurait pas dû naitre !.....	53
6 – En 2035.....	59
7 – Homosexuels... attendez encore un peu !.....	63
8 – Equilibre régional	67
9 – Garga Haman Hadji.....	73
10 – Avis de recherche	79
11 – Droit d’ingérence : Elysée 2012.....	83
12 – Epitre à mon futur fils	91
13 – Elle est légère... ..	93
14 – La tragédie malienne	95

15 – Flambant neuf	97
16 – Lette ouverte qui aurait du être fermée !	101
17 – Rumeur d’union entre une princesse et un artisan richissime	115
18 – Autre lettre, autre pathétisme !	119
19 – Mise au point	131
20 – Contre	137
21 – Confessions intimes	139
22 – J’espère !	143
23 – Conversation ou philosophie en morceaux choisis	147
24 – Apostille sur mon déracinement	163
25 – Justice populaire !	167
26 – Un mot sur l’épervier	171
27 – Révolution	175

A mon feu Père, ma Mère et mon Pays
A ma mère, mon feu père et mon pays.

EXTRAIT

Avant-propos

« Le nombre de ceux qui ont le droit d'écouter et de regarder ne cesse de croître, tandis que se réduit vertigineusement le nombre de ceux qui ont le privilège d'informer, de s'exprimer, de créer. »

Eduardo Galeano,
écrivain uruguayen

Dans l'hypothèse que je meure tôt, ou que je n'aie aucun diplôme universitaire, tout simplement parce que j'ai raté mon examen, je souhaite avant tout opiner librement. L'adverbe mérite sa place. Participer démocratiquement au bal des idées. Nous nous targuons d'être des démocraties : du Gabon à Paris ; or, nombre parmi nous sont noyés dans le silence le plus éclatant, jeunes surtout. Les raisons de ce silence sont multiples, certaines justifiées, d'autres non. La communication presque toujours par le haut : nous écoutons nos quelques professeurs à la télé, nous lisons nos aînés, parce qu'ils ont bien de choses à nous apprendre. Leur vécu est une richesse qu'on ne peut sous-estimer. Eux, nous lisent-ils ? Osons-nous,

nous lire nous-mêmes ? Osons-nous écrire ? Ou bien, nous attendons paisiblement notre « tour » ? Nous attendons amasser plein de diplômes avec mention honorable, sur un sujet concernant Sartre, ou la décentralisation au Cameroun, qui nous délivrerait le très recherché « droit d'écrire » et d'être automatiquement publié ; jouissant de la présomption de pertinence. Nous attendons que la barbe nous attrape le menton et les rides nous fatiguent la peau afin de prétendre à la justesse inébranlable de nos propos. Et là, à notre tour, nous prendrons la parole, crierons les vertus de la démocratie, écrirons à l'attention de la jeunesse, ce que nous avons lu, vu, vécu, ainsi de suite. Cette situation, il faut le reconnaître, arrange tout le monde visiblement. D'un côté les jeunes sont dispensés de penser, de critiquer à leur niveau, sans aucune forme de prétention ; de fait, ils s'adonnent à cœur ouvert et très joyeux à la paresse ambulante de la société de consommation. De l'autre côté, les « vieux », catégorie plurielle où se trouvent : gens âgés, gens diplômés, gens avec beaucoup d'argent, gens de succès, gens de médias, etc. qui débattent et se font la guerre des idées entre eux ; chacun prétextant avoir la vérité. Il y a incontestablement fracture, les œuvres de ces gens suscitent indifférence chez la jeunesse après avoir été privatisées par leurs camarades du même âge au niveau des médias. La démocratie se durcit, le politique s'éloigne du peuple et on pleure l'abstention. En Afrique principalement, l'abstention fait le jeu de ceux qui sont au pouvoir, c'est la voix qui dit non, mais qui est paradoxalement au bénéfice de celui à qui s'adresse en premier ce non. Les jeunes qui ont la responsabilité d'être des citoyens, vous

comprenez à quel niveau je me situe, doivent se faire entendre par tous les voies et moyens de communication. Ce n'est pas seulement par le vote que leur existence dans la cité doit être ressentie. D'ailleurs que même là, ils ne sont pas ressentis. A la télé, à la radio, dans la presse écrite, dans les livres, sur internet, partout il faut que leur « naïveté » soit entendue. Qu'on ne fasse pas du saupoudrage comme c'est le cas actuellement dans mon pays, puisqu'il faut parler de ce qu'on connaît le mieux. Plus les jeunes s'exprimeront, opineront (peut-être pas avec la même intensité que leurs aînés) plus la société sera meilleure. Il faut donner l'occasion à l'inexpérience, elle a de bonnes vertus, elle n'est pas souillée. Ce que je suis en train d'écrire là, on verra dans trente, quarante ans, si mes idées sont les mêmes, espérant que le Dieu sera pas très pressé de m'envoyer au paradis. Si elles changent, serait-ce l'effet indubitable de mon éclaircissement spirituel ou de mon inévitable corruption, ou les deux à la fois. Je pense aussi qu'en vieillissant, certaines choses nous échappent : qu'on juge les étapes de la pensée des différentes générations d'une société, et vous verrez que, l'expérience pour réaliste qu'elle soit n'est pas toujours gage d'un mieux agir ou d'un mieux penser. On retrouvera plein d'erreurs mais aussi plein de trésors. Or, en adoptant les postures qui autorisent la jeunesse à penser que son heure n'est pas encore arrivée, on tue la démocratie et la fissure apparaît. En laissant les « vieux » monopoliser la parole, écrite ou orale, comme ils le font, on dessert le débat démocratique. Un citoyen doit pouvoir s'exprimer quelque soit son âge et son parcours scolaire, pour peu que son discours ait un minimum de cohérence,

il acquiert légitimité. Jusqu'à preuve du contraire nous luttons tous contre un passé à quelques endroits calamiteux, et pour un futur que nous voulons meilleur. En d'autres termes, on évite les erreurs de nos anciens et on veut assurer l'avenir des jeunes. Qu'une partie de la société confisque cette tâche, je ne comprends pas très bien la logique. Vouloir que les jeunes aient un avenir meilleur, ce n'est pas faire tout sur leur dos, on débat entre « vieux » et puis c'est fini, les jeunes n'ont qu'à suivre les directives. Pour que l'avenir soit plus vivable, il faut de la pédagogie, en dehors et au dedans de l'école. Il faut que les jeunes donnent leur point de vue. Il faut qu'ils aient du courage. Qu'ils apprennent à s'intéresser à ce que font les aînés. Que les plus « braves » d'eux, ne se limitent pas à empiffrer, puis à vomir sans réfléchir les cours des aînés. La démocratie participative embrasse tous les citoyens. Elle n'a de sens que, si chacun dit son mot. Tout ce que je viens de dire, vous l'aurez peut-être compris, est d'abord pour justifier la raison d'être de ce petit opuscule. Ensuite, un appel à mon humble niveau, à plus de citoyenneté de la part des jeunes. Petit à petit, il faut imprégner les jeunes des réalités. Il faut que jeunes et aînés se parlent, s'affrontent dans le respect. La tradition africaine n'autorise pas que l'enfant regarde en face les parents, je crois que si nous dérogeons à cette règle, l'humanité ne mourra pas, bien au contraire, je crois qu'elle s'améliorera. Fini le plaidoyer.

Sur l'opuscule. Libres Paroles est un livre aux accents satiriques, humoristiques et à coup sûr politiques. Volontairement et utilement court, plusieurs sujets y sont abordés, sans prétention scientifique, évitant les arguments d'autorité, la vérité

étant toute à tous, j'use du « je » avec gourmandise. Journal critique et très anachronique d'un hétéro-militant qui s'est bâti au jour le jour, parfois au parfum de l'actualité. Homo-sympathisant tout de même. Libres Paroles s'adresse à tous. Observation, imagination et un brin de culture sont les ingrédients. Plus intéressant, car aromatisé, que le **Code Biya** pesant plus 300 pages de François Mattei, bradé avec raison à 1000F Cfa (moins de 2euro) lors des récentes élections présidentielles au Cameroun. Le français n'a vraiment pas de respect pour son travail. Enfin, c'est un humanitaire ! Il a écrit ce livre pour le bien de tous les camerounais. Plus sérieusement, Libres Paroles est constitué d'articles indépendants des uns des autres. Quoique. L'esprit qui anime tous ses articles est le même, la volonté de s'extraire de cet univers ennuyeux et figé que forment nos hommes politiques en complicité implicite avec certains de nos journalistes, le droit de dire ce qu'on aime pas au vu et au su de tous... On quitte la critique grossière, on laisse les discussions sur ElecCam (Elections Cameroon). De toutes les façons, chacun prendra pour son grade.

Bon appétit !

1

Mise en bouche

« Parler est bien, écrire est mieux : *imprimer est excellente chose (...)* Car si votre pensée est bonne, on en profite ; mauvaise, on la corrige, et l'on profite encore. »

Louis Paul Courier

Notre extraordinaire pays a près de 280 ethnies. Une diversité culturelle spectaculaire répartie de façon très complexe sur les dix régions ; cinquante-huit départements ; trois cent soixante arrondissements ; cinquante-deux districts ; le tout sur une superficie de 475 442 km², et pour une population de 20 millions d'habitants. Pourquoi Dieu fit dans notre pays tant de gens qui parlent diverses langues ? Ne nous aurait-Il pas rendu la tâche plus aisée, en nous donnant juste quelques langues, c'est-à-dire, deux, trois, au plus dix ethnies ; non au-delà de cent, voyons ! ? Maintenant, nous sommes obligés, de lutter contre ce qu'on appelle le « tribalisme ». Quoique nous parlions d'ethnie.

Je laisse le soin aux experts d'éclaircir les choses. Et heureusement que les anglais existent, sans oublier les français. Je leur suis infiniment reconnaissant de nous avoir permis de nous parler uniformément, de communiquer en deux langues. De telle sorte qu'on parle maintenant, de façon vulgaire, d'un Cameroun anglophone et d'un Cameroun francophone. Vive la colonisation ! Mongo Beti que j'admire tant m'en voudra. Suis-je en train de dire des bêtises ? Laissez tout de même que j'aille jusqu'au bout. Pour situer le problème concrètement et dans sa gravité, je servirais de laboratoire : je suis un jeune camerounais, vingt-deux ans déjà au compteur. Je suis allé dans mon village une seule fois, et ce contre mon gré ; je faisais la classe de troisième quand j'ai frôlé pour la première fois sans trop d'émotions d'ailleurs le village de mon papa, donc mon village. C'était à l'occasion de sa mort. Moi j'ai grandi hors de mon village, mon père travaillait dans un tout autre, il était cadre dans la société qui fait du sucre au Cameroun. Une filiale ! J'ai donc grandi au milieu des expatriés français, dans leur hôpital, dans leur école, dans leur maison, aux côtés de leurs enfants etc. Qu'aujourd'hui, je ne puisse parler ma langue maternelle, je trouve cela naturelle et un peu gênant. Ma grand-mère et moi n'avions aucun échange possible. Pénible ! Sauf qu'à l'impossible nul n'est tenu, même pas moi, le pauvre ! Mes parents sont de l'ethnie Beti, précisément des Eton. Eux parlent cette langue élégamment, sans complexe. Ils ont grandi dans un tout autre environnement que moi. Des jeunes comme moi, qui ne parlent pas leur langue maternelle, il en existe de plus en plus. C'est la mondialisation. Gros mot que j'ai cherché à éviter sans succès. Même si certains de mes camarades ou de mes frères eux,

parlent le patois. Moi non. Peut-être je ne suis pas assez intelligent. Mais quand de plus en plus, des jeunes se joignent à moi, dans cette ignorance de la langue de leurs ancêtres, il me semble que le problème ne soit plus un problème d'intelligence. Cette coupure entre moi et mes aïeux, dans mes moments de réflexion me met mal à l'aise. J'essaie de me représenter alors un anglais qui ignore l'anglais mais parle wolof, j'essaie de me représenter un français qui ignore la langue de Molière mais roule le swahili. Impossible, le français parle son français. L'anglais de même. Et pourquoi moi, je ne parle pas mon camerounais ? Ah ! Où est donc cette langue camerounaise ? Peu importe, j'ignore la langue par laquelle mes parents ont été élevés par mes grands-parents. C'est ainsi que je constate que je suis différent, mon histoire aussi. Je suis un déraciné...enfin un hybride. Noir de peau, camerounais de sang. Parlant français et ne me sentant pas plus français que camerounais d'origine pour autant. Il faut que j'assume cet état sans que certains nostalgiques et gardiens de traditions viennent se moquer de moi. Il faut voir avec quel désespoir mes oncles et mes tantes secouent la tête quand ils me parlent l'Eton et constatent que je n'ai rien saisi. Comme si j'avais décidé délibérément, dès le sein de ma mère, ne pas vouloir parler ou entendre cette langue. Les linguistes sont là pour expliquer le processus de « dialectisation » de façon plus pertinente, je suis là juste pour constater son échec. Contrairement aux très enracinés, que je respecte, je n'ai pas un sentiment communautaire, ou disons communautariste. L'Eton ne me paraît pas plus proche de moi que le Bamiléké. Je suis camerounais. Que mon

président soit Bulu, le premier ministre nordiste ou je ne sais pas quoi... tout cela dans ma tête inculte n'a pas de sens. Je n'ai aucune chance d'être « tribaliste ». Je dis bien aucune. Disons que j'ai plus de sympathie pour ceux qui parlent français comme moi. Cette condition qui est mienne n'est pas blâmable. Aucune condition n'est blâmable, sauf celle des extrémistes. Chaque condition a ses avantages et ses inconvénients. Les traditionalistes crieront au désespoir s'ils m'entendent parler. Ils diront que le Cameroun, par sa jeunesse, se perd. Non le Cameroun ne se perd pas. Jamais, toute la jeunesse camerounaise ne sera ignorante de ses traditions. Jamais aussi, toute la jeunesse ne sera savante de nos traditions. Malheureusement, il y aura plus ceux qui ignorent que ceux qui connaissent. Vérité de la Palice. Je pense que c'est l'histoire qui est en œuvre. Et oui, une bonne brochette de nos langues (voir traditions) disparaîtront, le mot est peut être fort, seront de plus en plus très peu parlé. Si dans un siècle, l'espèce humaine vit encore, alors fini nos langues locales. C'est sûr ! Mais là, dans une trentaine d'années ou avant, la polygamie sera souvenir et l'homosexualité intégrée. On perdra ce combat malheureusement. L'Egypte pharaonique n'était pas celle d'aujourd'hui. Loin de là ! La quasi-totalité des peuples qui sont aujourd'hui arabes et musulman ne sont pas d'origine arabe mais leur langue a été changé il y a environ 1300 ans et leur civilisation oubliée et remplacée. De la même manière, nous serions absorbés par le français et la culture occidentale, nos quelques traditions s'évaderont. Les petits-enfants des enfants de gens de ma génération, si le monde est encore debout, vivront dans un pays assez homogène. C'est une bonne chose. Pas question de

faire les nostalgiques. Je ne vais pas me risquer à parler de l'Afrique. Car en prenant juste, le cas du Sénégal, le wolof a encore une belle et très grande aventure. Et si le Sénégal a la chance de produire des génies créatifs et de s'imposer comme une future puissance émergente, le wolof a de forte chance de s'imposer hors des frontières. Tant pis pour eux, si la consommation leur bourre le cerveau, l'esprit tabloïd remplace l'esprit créatif. Mais, nous camerounais..., ne nous faisons pas trop d'illusions : tous les futurs grands parents parleront et écouteront français en longueur de journée, ils seront différents de mon actuelle grand-mère, qui est d'ailleurs triste je présume, de ne pas pouvoir comprendre les films nigériens dont elle est éprise ; du matin au soir, je la vois braquer sur des chaînes de langues anglaises ou françaises. Certaines ethnies ou langues s'effaceront plus tôt (minimum 50 ans), d'autres jamais. En ce domaine, la tabula rasa est rarement complète. Pour savoir les langues qui pourront exister de façon banale comme les indiens en Amérique, il faut un travail de sociologues et d'ethnologues précis. Je reviens à moi, c'est-à-dire à nous qui maîtrisons notre langue ou pas. Nous sommes tous branchés sur internet, regardons les mêmes chaînes, fréquentons les mêmes bars, les mêmes écoles. Votre identité c'est donc la mienne (excusez pour ce réductionnisme !), ne vous moquez donc pas trop de moi. Les parents se trompent s'ils croient que leurs fils qui maîtrisent la langue maternelle seront des gardiens de la tradition. Dans ce cas, il faudrait déjà, qu'il rompt avec l'école telle qu'elle est, avec l'idée de développement vers laquelle nous aspirons. Le cas échéant, nos langues à cet

instant, deviennent pure distraction, nos langues maternelles bien entendu.

Est-ce une bonne chose ou une mauvaise ? Je veux bien qu'on me montre le mauvais côté de la chose. Le faisant, il me paraît assez impossible, que ladite personne ne tombe dans une sorte de contradiction qui mettrait en mal sa position. Question de logique ! Pour défendre sa tradition donc son ethnie, et donc sa langue en voie de disparition, celui qui dit que c'est une mauvaise chose, argumentera en « français ». Dans la langue où, moi déraciné, je m'exprime. Pour peu qu'il s'exprime en langue maternelle, toute communication ou débat avec moi est impossible. Or entre eux, les gens qui parlent la langue maternelle, la promotion ne peut que se faire de manière conséquente si on n'a les moyens pédagogiques, technologiques de taille, etc. Et comme il s'agit non d'une langue, mais de 280, le sort est d'ores et déjà scellé. On ne poursuit pas plusieurs lièvres à la fois, dit le proverbe. Si on pouvait dès demain, miraculeusement, oublier toutes nos langues, je trouverai cela excellent et triste. Le passé n'est pas toujours une composante de l'avenir, il arrive même que le passé soit un frein, non parce qu'il est mauvais en soi. Tout simplement, parce que d'autres ont une raison sur et avant nous. Et comme le soulignait Marcien Towa, dans un de ses ouvrages, étudié en classe de terminal jusqu'à ce jour, il faut qu'on se décomplexe, qu'on fasse nôtre l'outil d'autrui. Sauf que lui, parlait de l'africain. Moi je parle du camerounais, car je ne connais pas suffisamment l'africain. Le sort du gabonais, en matière de culture, non, réduisons le champ, en matière de langue